

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Band: - (2000)
Heft: 10

Artikel: Regards helvétiques
Autor: Labarthes, Gilles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-932590>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Regards helvétiques

Avec les séances spéciales intitulées «Les Helvétiques», une sélection de neuf films suisses est présentée à Visions du réel. Tous explorent des territoires peu connus d'univers proches et lointains. De belles réussites à la clé.

Par Gilles Labarthe

Les films suisses retenus pour cette section donnent un aperçu impressionnant de la diversité des intérêts – et des défis géographiques ou formels – des cinéastes suisses d'aujourd'hui. Dans la catégorie des coproductions avec l'étranger, signalons d'abord «Geraldo de Barros, Sobras em obras» (Suisse/Brésil, 1999), présenté en première mondiale. Ce très beau long métrage de Michel Favre retrace de manière détaillée et inventive le parcours exceptionnel du Brésilien Geraldo de Barros (1923-1998). A la fois peintre, photographe, designer, grand fabricant de meubles populaires, il fut un artiste important du mouvement constructiviste.

Initialement, Michel Favre avait conçu son film en forme d'échange artiste-cinéaste, mais la mort de Geraldo de Barros, en 1998, l'a contraint à réorienter totalement son projet. Il recourt alors à l'ultime série de photomontages géométriques et abstraits que le pionnier de la photographie expérimentale avait réalisée sur le thème du dialogue. Autour de ces «visions du réel» de Geraldo de Barros, le film progresse dans un processus créatif d'abord

très dense, fidèle aux aspects sociaux et historiques du Brésil qui ont marqué l'artiste. Il prend ensuite davantage de respiration, ose des montages plus libres pour aborder des pans secrets de sa vie, rendre compte de sa richesse, mais aussi de ses périodes de doutes et de ses contradictions. Notons que certaines de ses photographies seront visibles à la galerie Focale à Nyon, durant le festival. Une exposition rétrospective beaucoup plus vaste est prévue ensuite au Musée de l'Élysée, dès le 22 juin.

Lointaines explorations du réel

Coproduction aussi, «A l'est des rêves», de Luc Peter, est un documentaire helvético-russe qui nous fait découvrir les artistes à la retraite de la maison Savina, à Saint-Petersbourg. Cette évocation des heures de gloire, mais aussi des frustrations endurées, donne à voir une belle galerie de portraits, filmée de manière pudique et émouvante.

«Figures de barbarie» («Al-Sabbar», Israël/Liban), documentaire de Patrick Bürge, rend hommage à un modeste symbole de la résistance palestinienne et renvoie lui aussi au passé. Une exposition de photographies sur les villages arabes détruits par les Israéliens au début des années cinquante permet à l'auteur de rouvrir une page d'histoire trop souvent occultée.

«Les voyages de Santiago Calatrava» («Die Reisen des Santiago Calatrava»), film suisse de Christoph Schaub, porte quant à lui un regard sur la vie et

l'œuvre d'un ingénieur et architecte hyperactif du même nom (*voir critique* pp. 24-25). Enfin, «Die Schwalben des Goldrauchs», de Hans-Ulrich Schlumpf (Suisse/Canada), illustre le dur labeur des chercheurs d'or dans les mines abandonnées de Dawson City, qui fit autrefois monter la plus grande fièvre de l'or de tous les temps.

Avec «La cité animale» de Frédéric Gonseth et Catherine Azad, c'est de la «marginalité» des vaches proliférant dans la capitale du Rajasthan qu'il est question. Les réalisateurs vaudois nous emmènent en voyage, sur la trace de ces animaux installés au beau milieu de Jaipur. La célèbre ville indienne est en effet le théâtre d'une étrange cohabitation. Tandis qu'hommes et femmes vaquent à leurs affaires, les bestiaux prennent possession de la rue. D'où viennent-ils? Les deux cinéastes mènent l'enquête...

Retour en Suisse

En Suisse romande, on regarde aussi du côté de la marginalité, mais sur un mode plus grave: dans «Helldorado», Daniel Schweizer nous entraîne vers les promesses d'un monde meilleur et les difficiles conditions de l'enfer. En l'occurrence, le réalisateur pénètre l'univers de jeunes punks squatters de Genève. Pendant des mois, il les a filmés avec patience, en ethnologue des rues perspicace, sans presque rien demander et sans jamais bousculer. De Jeff et Nath, un très jeune couple, il a tout obtenu: un témoignage sans artifices ▶

Le film «Geraldo de Barros - Sobras em Obras» de Michel Favre



Carte blanche à Jean Perret à la Cinémathèque suisse

Notons que la semaine suivant le festival, la Cinémathèque suisse de Lausanne rendra hommage au travail de défricheur du directeur de Visions du réel à travers une programmation spéciale.

«Visions du réel: Carte blanche à Jean Perret». Cinémathèque suisse, Lausanne. Du 8 au 14 mai. Réservations: 021 331 01 02.

Rétrospective Naomi Kawase

La section «Atelier» est dédiée cette année à Naomi Kawase, Caméra d'or de Cannes en 1997 pour son film «Moe no Suzaku». La rétrospective qui lui est consacrée illustrera parfaitement la manière décontractée et contemplative qu'emprunte son œuvre documentaire pour saisir les traces de l'intime. De 1988 à 1999, soit en une décennie, plus d'une douzaine de films se succèdent. Certains prennent une tournure extrêmement personnelle, comme «Embracing» («Ni Tsutsumarete»), dans lequel la réalisatrice part à la recherche d'un père qu'elle n'a jamais connu. L'entreprise semble très incertaine, mais la quête se révèle poétique et inspirée. Il faut dire que les titres de ses films annoncent tout un programme à eux seuls. Dès les premières réalisations, le ton est donné: «I Focus on that Which Interests Me» (Je me concentre sur ce qui m'intéresse) n'est pas la moindre de ces déclarations d'intention qui font voler en éclats les barrières classiques du documentaire au profit d'une redécouverte naïve du monde des sens en milieu citadin. Rappelons que la cinéaste japonaise sera présente au festival Visions du réel pour répondre aux questions du public sur son travail. (gl)

«Sanyu» de Robert Frank

Robert Frank, le plus américain des photographes suisses, présente cette année une œuvre en forme de requiem: «Sanyu» est le portrait d'un ami intime, un peintre chinois qu'il a connu à Paris en 1953, mort prématurément en 1964. C'est après la réception d'un courrier en provenance de Taïwan – d'une femme qui cherchait à répertorier l'œuvre de l'artiste disparu, dont la cote ne cesse de grimper – que Robert Frank revint sur le souvenir de son ami de jeunesse. Entre New York, Paris et Taipei, au gré de correspondances, ce documentaire illustre très bien le potentiel de la caméra dans un exercice de mémoire, mais aussi de ses limites. La difficulté de rendre hommage est abordée sans fard, voire avec une certaine ironie. Les références aux tableaux ne suffisent pas, les témoignages des objets ne parviennent plus à épuiser la complexité du personnage. Il ne reste que le souvenir, les échanges et les conversations – ou alors la remarquable intuition de Robert Frank qui met en scène son ami Sanyu pour un ultime tête-à-tête, le temps d'une émotion partagée. (gl)

Deux séances spéciales, le vendredi 5 et le samedi 6 mai, seront l'occasion de voir ce film en compétition.

sur leurs parcours déconcertants, leurs familles éclatées, leurs doutes, leur trouble face à l'avenir. Le résultat, remarquable, va droit à l'essentiel.

Evoluant aussi dans les marges, «Place aux volontaires», de Kate Reidy, nous propose une vision intimiste de l'aventure associative genevoise «Etat d'urgences», qui a donné naissance au plus important centre culturel alternatif de Genève (L'Usine). Les activités du cinéma-coopérative Sputnik y sont dépeintes comme celles d'une so-

ciété idéale, mais embrasée parfois par des conflits intestins que la réalisatrice, avec un brin d'ironie, prend le parti de mêler de séquences de films d'horreur. Enfin, le documentaire très personnel de Lionel Baier retiendra l'attention: «Celui au pasteur» tente une singulière réconciliation avec le père, un chef de famille au tempérament bien trempé, puisqu'il est aussi capitaine dans l'armée suisse. Il s'agit là de la première réalisation d'un jeune cinéaste prometteur. ■

Denise Gilliland, cinéaste des zones d'ombre

Denise Gilliland est la seule documentariste romande dont le film, «Les bas-fonds», est en lice dans la compétition internationale de Visions du réel. Cette consécration mérite un éclairage sur une œuvre consacrée aux exclus de la société.

Par Gilles Labarthe

Ce n'est pas la première fois que Denise Gilliland présente un de ses documentaires au Festival de Nyon. Certains se souviennent sans doute de son étonnant reportage sur les femmes punks à Lausanne («Femmes du no future», 1996) et de sa véritable vocation pour les enquêtes cinématographiques sur les milieux marginalisés. Malgré la permanence des mêmes registres d'intérêts, ses réalisations prennent des tonalités très variées, voire une orientation biographique se lisant comme un roman. C'est notamment le cas lorsqu'elle brosse le portrait d'un jeune homme en réinsertion chez les chiffonniers d'Emmaüs («Alain comme les autres», 1997).

Avec «Les bas-fonds», la jeune réalisatrice lausannoise retourne à un style très direct et s'intéresse cette fois à une trentaine de sans-abri de Paris qui endossent pour quelques mois des costumes d'acteur. Ils jouent les misérables dans une pièce écrite au début du XX^e siècle par le Russe Maxime Gorki. Elle met en scène des personnages qui vivent dans une précarité totale et dorment dans un asile de nuit. En alternance, on assiste à la lente préparation du spectacle théâtral signé Serge Sador, de la Compagnie du Labyrinthe, ou à des rencontres en coulisses de ces comédiens improvisés. Aucun d'eux n'est un professionnel du spectacle.

Au passage, la caméra attrape les témoignages d'une misère véritable, celle de l'errance quotidienne; et aussi les mille et une combines qui aident à survivre dans un monde manifestant en permanence son hostilité, que ce soit dans la rue ou dans les couloirs du métro. En suivant ces rejetés durant une année, on les voit se métamorphoser grâce à l'activité créatrice que leur fait découvrir le théâtre. Petit à petit, ils se forgent une identité et gagnent une bonne dose de confiance en eux, même s'ils savent pertinemment que leur ascension jusqu'au prestigieux Théâtre national de Chaillot ne durera qu'un temps...

Il faut souligner ici le mérite du documentaire de Denise Gilliland, qui noue des relations privilégiées sans duplicité et navigue d'une personne à l'autre. On sent la réalisatrice très à l'aise dans cette étrange expérimentation, même si elle se révèle moins inspirée dans la mise en forme visuelle de son témoignage, hélas desservi par des images assez mal dégrossies. La démarche est volontiers frontale et le travail sur la durée porte ses fruits: c'est finalement le va-et-vient continu entre scènes collectives et confidences privées, la diversité des points de vue, le montage serré et éclectique qui installent peu à peu la cohérence des «Bas-fonds». ■

